

L'ÉMIR D'AFGHANISTAN

*Il civilisa son peuple et resta lui-même un
sauvage.*

Voltaire.



AMIR ABDUR RAHMAN KHAN.

Un homme encore fort dans un pays flagrant Qui peut régner et oser mentir. Tennyson, "Maud" (légèrement adapté).

Je n'ai encore jamais raconté les circonstances dans lesquelles je me suis rendu dans la capitale et à la cour du célèbre souverain afghan, l'émir Abdur Rahman Khan. J'avais consacré tant d'années à l'étude du problème de l'Asie centrale, de la sécurité de la frontière indienne, de la politique de la Russie, alors en pleine carrière d'agression et de conquête de l'Asie; le rôle que jouaient dans ce drame tous les pays situés sur le glacis de la forteresse indienne, la Perse, le Baloutchistan, l'Afghanistan, le Tibet, la Chine - et j'avais exploré moi-même un si grand nombre de ces régions que je désirais ardemment visiter celle d'entre elles qui, bien que peut-être la plus importante, était aussi la plus importante du point de vue de la sécurité, et de converser avec le personnage orageux et impénétrable qui occupait le trône afghan et qui était une source d'inquiétude, de suspicion et même d'alarme pour les gouvernements successifs de l'Inde ainsi que pour l'India Office à Londres. Je savais que l'émir était extrêmement méfiant à l'égard du gouvernement de Calcutta et je pensais qu'il n'était pas impossible qu'il soit disposé à entrer en contact avec un Anglais qui avait été le ministre responsable du gouvernement de l'Inde à la Chambre des communes de Londres, qui était encore, bien qu'il ne soit plus en fonction, membre de cette Chambre et qui, pendant quelques années, avait écrit et parlé abondamment, bien que toujours dans un esprit amical, de la défense de la frontière indienne et de l'importance de relations intimes avec l'Afghanistan. Au printemps 1894, j'écrivis donc une lettre

personnelle à l'émir, dans laquelle j'avouais mes désirs, lui expliquais mon programme de voyage dans l'Himalaya et le Pamir, et lui demandais la permission de lui rendre visite à Kaboul dans la dernière partie de l'année. Après avoir exposé toutes ces considérations avec une hyperbole plus qu'orientale, j'ai ajouté un passage à dont je ressentais une modeste fierté : J'ai vu et visité le Khorasan; j'ai été à Bokhara et à Samarkand; j'ai chevauché jusqu'à Chaman et j'ai séjourné à Peshawar. Mais je n'ai jamais été autorisé à pénétrer dans les domaines de Votre Altesse, qui sont situés au milieu de tous ces territoires, comme une pierre riche au milieu d'une bague, et je n'ai pas eu la chance de voir la personne de Votre Altesse, qui est dans vos propres domaines comme l'éclat au cœur du diamant. J'ai étudié beaucoup de livres et d'écrits, et j'ai parlé à beaucoup d'hommes; mais je préférerais converser avec Votre Altesse qui en sait plus sur ces questions que les autres hommes, et qui sera peut-être disposée à jeter sur ma compréhension imparfaite le plein rayon de la vérité. Cependant, en dehors de l'invitation espérée de l'émir - qui n'avait encore jamais été adressée à un Englishman, sauf à ceux qu'il employait personnellement, ou à une mission officielle du gouvernement indien, telle que celle de son ministre des Affaires étrangères, Sir Mortimer Durand - il y avait d'autres difficultés inévitables à surmonter. Le gouvernement de l'intérieur (Lord Kimberley était alors secrétaire d'Etat pour l'Inde) considérait mon projet avec une certaine inquiétude; l'attitude du gouvernement de l'Inde était entourée d'une froide obscurité, qui ne s'est dissipée qu'à mon arrivée à Simla au début de l'automne pour plaider ma propre cause. Sir Henry Brackenbury, alors membre de l'armée, homme

de grande compétence et de beaucoup d'imagination, était mon seul ami; le commandant en chef, Sir George White, ne s'engageait pas; le vice-roi, Lord Elgin, hésitait. Lors d'une réunion du Conseil exécutif, il fut cependant décidé de me laisser franchir la frontière (à mon retour des Pamirs), à condition qu'une invitation directe de l'émir arrive entre-temps; mais on me dit que je devais partir en tant que particulier (ce qui était exactement ce que je désirais), et que le gouvernement de l'Inde n'assumerait aucune responsabilité quant à ma sécurité. C'est alors que j'étais au camp dans la vallée de Gurais au Cachemire, en route vers la frontière de Gilgit, que j'ai reçu un télégramme de Kaboul annonçant l'invitation de l'émir (). A partir de ce moment, toutes mes inquiétudes prirent fin et il ne me restait plus qu'à terminer mes explorations du Pamir en toute sécurité afin de réaliser mon ambition suprême à la fin de l'automne. Près de trois mois plus tard, le 13 novembre 1894, je franchissais seul la frontière afghane à Torkham, au-delà de Lundi Khana, et me remettai aux soins du gouvernement de Dieu et à l'hospitalité de son souverain. Permettez-moi maintenant de dire quelques mots sur la personnalité et la carrière de cet homme remarquable, afin que mes lecteurs, pour qui son nom n'est peut-être plus qu'un souvenir, sachent quel genre d'être j'étais sur le point de passer de longs jours en relations amicales, et qui allait me révéler, avec une étonnante candeur, ses pensées et ses idées les plus intimes. Né en 1844, Abdur Rahman Khan était le fils aîné de Dost Mohammed, le célèbre souverain afghan qui avait été tour à tour l'ennemi et le protecteur du gouvernement britannique. Il était donc, de par sa naissance et son héritage, l'héritier direct et légal de son

grand-père et le chef reconnu du clan Barakzai. Il peut être consolant pour les étudiants réticents et les vilains garçons en général de savoir, comme l'émir lui-même me l'a dit, que jusqu'à l'âge de vingt ans, il a refusé d'apprendre à lire ou à écrire, et qu'à une époque où la plupart des jeunes Européens ont les genoux sous un bureau, il était occupé à fabriquer des canons rayés et à couler des armes à feu. C'est en 1864, l'année qui suivit la mort du Dost, qu'il apparut pour la première fois dans la vie publique, en étant nommé gouverneur du Turkestan afghan; et après cette date, il y eut peu d'éléments de romance ou d'aventure que sa carrière ne comporta pas. Ici victorieux au combat (car il était un soldat né), là vaincu; tantôt faiseur de roi dans son propre pays, tantôt fugitif hors de ses frontières; pendant un certain temps, puissant gouverneur des provinces cisoxiennes, puis exilé dans les cours de Meshed, de Khiva et de Bokhara; plus tard, pensionnaire des Russes à Samarkand et, enfin, candidat britannique au trône d'un Afghanistan retrouvé, pendant près de quarante ans, que ce soit au premier plan ou à l'arrière-plan, il a représenté la seule figure forte dont l'individualité masculine a émergé avec distinction du drame obscur, intestins et souvent misérable de la politique afghane. C'est lui qui a placé son père Afzul, puis son oncle Azim, sur le trône; et lorsque, Afzul étant mort et Azim ayant été vaincu par un frère plus jeune, Shere Ali, il a été obligé de fuir son pays pour un exil de dix ans, c'était avec la conviction, qu'il n'a jamais abandonnée, que ses services seraient à nouveau demandés et qu'il reviendrait assurément. A cette fin, il accepta une pension russe (dont la plus grande partie, m'a-t-il dit, lui fut systématiquement dérobée par péculat) et

résida à Samarkand, afin d'être proche de la frontière afghane chaque fois que l'urgence s'en ferait sentir. Les Russes ne se remirent jamais tout à fait de leur étonnement de voir celui qui avait bénéficié de leur hospitalité et de leur salaire poursuivre, plus tard, après avoir récupéré le trône, une politique si peu en accord avec les aspirations russes; et pendant un certain temps, ils se consolèrent en pensant qu'il s'agissait d'une simple ruse, et que le véritable russophile apparaîtrait plus tard. Ces espoirs furent malheureusement déçus, car bien qu'il n'appréciât guère les Britanniques, Abdur Rahman détestait bien plus les Russes et avait une idée très précise du sort qu'une alliance russo-afghane réserverait à son pays. Il m'a d'ailleurs raconté que, réfugié en Russie, il avait secrètement appris la langue et qu'il ne s'était jamais autant amusé qu'en entendant les officiers russes discuter de leur véritable politique en présence d'un Afghan apparemment simple d'esprit et peu sophistiqué. En 1878, l'occasion se présenta lorsque Shere Ali, entraîné à sa perte par les promesses russes, rompit l'alliance britannique et fit entrer une armée britannique dans son pays, perdant ainsi d'abord son trône et, un peu plus tard, sa vie. Passant la frontière, Abdur Rahman envahit tout le pays et, en 1880, avait acquis une position si dominante que lorsque, après la trahison de Yakub Khan et l'hostilité ouverte d'Ayub, le gouvernement indien chercha un candidat convenable pour le trône, il n'eut d'autre choix que de prendre l'unique homme fort du pays, qu'il intronisa immédiatement comme souverain et se retira ensuite. Au cours des treize années qui se sont écoulées avant ma visite, l'émir avait consolidé son pouvoir sur l'un des peuples les plus turbulents du monde par la

force de son caractère et de ses armes, et par une sauvagerie implacable qui a fini par anéantir toute opposition et par faire de lui le maître incontesté mais redouté de tout le pays. Aucun souverain précédent n'avait monté le sauvage destrier afghan avec un mors aussi cruel, aucun n'avait donné une telle unité au royaume; il n'y avait pas en Asie ou dans le monde de despote plus féroce ou plus intransigeant. Tel était l'homme remarquable dont j'ai été l'invité pendant plus de quinze jours à Kaboul, vivant dans la Salam Khana ou maison d'hôtes, donnant immédiatement sur les douves de l'Arche ou Citadelle. L'émir résidait dans une maison ou villa voisine à deux étages, entourée d'un haut mur et connue sous le nom de Bostan Serai. C'est dans l'enceinte de ce lieu qu'il repose aujourd'hui. Nos réunions et nos conversations avaient lieu dans une grande salle de ce bâtiment. Elles commençaient généralement à midi ou à 13 heures et duraient quelques heures. Je n'ai pas l'intention de raconter ici les longues conversations, principalement de caractère politique, auxquelles l'émir se livrait, parce que, comme je l'ai déjà dit, je ne souhaite pas que ce volume devienne un traité politique, et parce qu'une grande partie de ce qu'il disait était destiné à être confidentiel. Plus tard, cependant, je raconterai l'une de ses harangues les plus caractéristiques sur sa visite imminente en Angleterre, invitation qu'il a acceptée par mon intermédiaire, car elle révèle plusieurs des traits les plus intéressants de son intellect perspicace, mais peu cultivé. Dans les intervalles de ces conversations quasi-politiques, l'émir discourait sur presque tous les sujets du monde, tandis que, pendant mon séjour, j'ai entendu de nombreuses anecdotes sur son curieux personnage et son

étonnante carrière. Avant d'en arriver là, je voudrais peut-être dire quelques mots sur son apparence extérieure et ses manières. Homme de grande stature, mais pas de grande taille, d'une force personnelle colossale et d'une corpulence correspondante dans la force de l'âge, il était très altéré par la maladie lorsque je l'ai vu par rapport à l'apparence présentée, par exemple, par les photographies prises lors du Rawalpindi Durbar en 1885. La photographie que je reproduis le représente tel qu'il était lors de ma visite en 1894. Il souffrait beaucoup de la goutte, et l'un des amusements ou des plaisanteries préférés du compositeur indigène de la presse indienne était de convertir "goutte" en "gouvernement" et de dire, non sans vérité, que l'émir souffrait d'une "mauvaise attaque de gouvernement". Un personnage de grande taille, mais en aucun cas encombrant, assis droit sur des édredons de soie, étalés sur un charpoy ou lit bas, les membres enveloppés dans des vêtements de laine d'agneau bien ajustés... une pelisse doublée de fourrure suspendue au-dessus d'une chaise longue; une pelisse doublée de fourrure pendait sur les épaules, et un turban de soie blanche immaculée s'enroulait autour de la calotte afghane conique en tissu d'argent ou d'or, et descendait bas sur le front; un visage large et massif avec des traits réguliers, mais un teint visiblement amaigri par une maladie récente; des sourcils qui se contractaient quelque peu lorsqu'il réfléchissait ou discutait...; des yeux noirs lumineux qui regardaient fixement et sans le moindre mouvement ou vacillement, une moustache noire taillée de près sur la lèvre supérieure et une barbe noire soigneusement taillée et teinte, ni aussi longue ni aussi luxuriante qu'autrefois, encadrant une

bouche qui répondait à toutes les expressions et qui, lorsqu'elle s'ouvrait, comme il n'était pas rare qu'elle le fasse, pour rire bruyamment, s'élargissait aux coins et fermait la ligne complète des dents des deux mâchoires; une voix résonnante, mais pas dure, et une articulation d'une emphase et d'une clarté surprenantes; par-dessus tout, des manières d'une dignité et d'une assurance incontestables - telles étaient l'apparence et l'allure de mon hôte royal. Je me permets d'ajouter que pour exposer son propre cas dans une discussion ou une controverse, l'émir ne trouverait pas facilement un interlocuteur sur les premiers bancs de la Chambre des Communes; S'il commençait à parler de ses propres expériences et à raconter ses aventures à la guerre ou en exil, la minutie organisée et la délibération avec lesquelles chaque étape du récit se déroulait dans l'ordre n'avaient d'égal que le fracas triomphal du point culminant, et n'étaient dépassés que par les éclats de rire que le dénouement provoquait presque invariablement dans l'assistance, et auxquels l'auteur se joignait de tout cœur. Comme la plupart des hommes formés à l'école littéraire persane (le persan étant la langue des classes supérieures en Afghanistan), l'émir citait constamment les scies et les sages paroles de ce puits inépuisable de philosophie sapientielle, ce pape iranien, le cheikh Saadi. L'apparence de l'émir, comme celle de la plupart des Orientaux, était grandement rehaussée par son turban. Je ne l'ai jamais vu avec le kolah ou le kalpak en peau de mouton de son uniforme militaire. Un jour, alors que nous parlions de sa visite en Angleterre, il enleva son turban et commença à se gratter le crâne, qui était rasé de près. En un instant, le formidable despote qu'il était s'est transformé

en un homme banal et âgé. Quand il vint à Londres, je l'implorai de ne jamais enlever son turban ni se gratter la tête; et quand je lui en donnai la raison, sa vanité fut aussitôt piquée, et il promit fidèlement de se montrer sous son meilleur jour. Ses caractéristiques étaient, à certains égards, encore plus remarquables que ses traits. Cet homme terriblement cruel pouvait être affable, gracieux, et, jusqu'à un certain point, plein d'égards. Cet homme de sang aimait les parfums, les couleurs, les jardins, les oiseaux qui chantent et les fleurs. Cet être intensément pratique était en proie au mysticisme, car il croyait voir des rêves et des visions, et était convaincu (bien que ce ne soit probablement qu'un symptôme de sa vanité) qu'il possédait des dons surnaturels. Généreux avec ceux qui lui étaient utiles, il était impitoyable avec ceux dont le temps était passé ou qui avaient perdu sa faveur. Mais même dans les circonstances les plus défavorables, son humour ne le quittait jamais. Lors de l'un de ses séminaires à la campagne, certains collecteurs d'impôts se disputaient avec les propriétaires terriens locaux au sujet des impôts à payer. Comme ils insistaient tous pour parler en même temps, il plaça un soldat derrière chacun d'eux avec l'ordre de couper les oreilles de tout homme qui parlerait en dehors de son tour. Une fois, il a fait mourir un homme de façon injuste, c'est-à-dire sur la base de fausses preuves. Il se condamna alors à une amende de 6000 roupies qu'il versa à la veuve qui, de son côté, fut ravie d'être à la fois débarrassée de son mari et de repartir dans la vie. À une autre occasion, son humour a pris une tournure plus macabre. L'un de ses courtisans lui fit remarquer qu'il avait ordonné la pendaison d'un innocent. "Innocent !" s'écria l'émir. "S'il n'est pas

coupable cette fois, il a fait quelque chose d'autre à un autre moment. Qu'il s'en aille ! " Dans cet amalgame étrange et presque incroyable du bouffon et du cynique, de l'homme d'État et du sauvage, je pense que la passion de la cruauté était l'un de ses instincts les plus invétérés. L'émir s'efforçait souvent de nier l'accusation ou prétendait que c'était la seule méthode pour traiter avec une race aussi perfide et criminelle. Par exemple, alors que je me dirigeais vers Kaboul, je suis passé sur le sommet du col de Lataband devant une cage de fer qui se balançait au bout d'un grand poteau et dans laquelle cliquetaient les os blanchis d'un voleur qu'il avait attrapé et enfermé vivant dans cette construction, en guise d'avertissement aux autres perturbateurs de la paix sur la route du roi. Il se délectait de ces sinistres démonstrations de l'autorité exécutive. Néanmoins, les histoires rapportées - dont je me suis assuré de la véracité - sont suffisantes pour montrer qu'un amour de la violence et une férocité invétérée étaient profondément enracinés dans sa nature. Il confia à un Anglais à Kaboul qu'il avait mis à mort 120 000 membres de son propre peuple. Après une rébellion infructueuse, il avait fait aveugler à la chaux vive plusieurs milliers de tribus coupables et m'avait parlé de ce châtiment sans la moindre complaisance. Les crimes tels que le vol ou le viol étaient punis avec une sévérité diabolique. Les hommes étaient tués d'un coup de canon, jetés dans un puits sombre, battus à mort, écorchés vifs ou torturés dans le membre incriminé. Par exemple, l'une des sanctions préférées pour les petits larcins consistait à amputer la main au niveau du poignet, le moignon cru étant ensuite plongé dans de l'huile bouillante. Un fonctionnaire qui avait outragé une femme a été

déshabillé et placé dans un trou creusé à cet effet au sommet d'une haute colline à l'extérieur de Kaboul. C'était au milieu de l'hiver, et de l'eau a été versée sur lui jusqu'à ce qu'il soit transformé en glaçon et gelé vivant. Comme l'a fait remarquer l'émir avec sardon, "il n'aurait plus jamais trop chaud". Une femme de son harem ayant été trouvée sur le chemin de la famille, il la fit attacher dans un sac et l'amena dans la salle du Durbar, où il la transperça de son propre sabre. Ayant entendu deux hommes parler d'un sujet interdit, il ordonna que leurs lèvres supérieure et inférieure soient cousues l'une à l'autre afin qu'ils ne puissent plus jamais récidiver. Un jour, un homme vint au Durbar et accusa ouvertement l'émir de dépravation et de crime. "Arrachez-lui la langue", dit l'émir. En un instant, il fut saisi et sa langue arrachée par les racines. Le malheureux mourut. Un jour, un vieux mendiant se jeta sur le chemin de l'émir qui passait dans la rue. Il s'ensuivit le dialogue suivant : " Qu'es-tu ? " "Un mendiant." " Mais comment gagnes-tu ta vie ? " " Par l'aumône. " " Quoi ? Voulez-vous dire que vous ne travaillez pas ? " " Aucun. " " Et vous n'en avez jamais fait ? " " Jamais. " " Alors il est temps que nous soyons soulagés de votre présence. " Et l'émir fit un signe de tête au bourreau. Sa cruauté allait jusqu'à punir des actes, même innocents, qu'il n'avait pas autorisés ou qui semblaient empiéter sur ses prérogatives. Alors que j'étais son invité et qu'il souhaitait sincèrement me faire honneur, ce qu'il fit, il ne pouvait tolérer qu'un de ses sujets fasse preuve d'une courtoisie spontanée à l'égard de l'étranger. Un homme qui m'a adressé la parole alors que j'étais sur la route de Kaboul a été saisi et jeté en prison. Un homme qui m'a offert une grenade alors que je chevauchais vers

Kandahar a été sévèrement battu, emprisonné et privé de ses biens. Néanmoins, ce monarque, à la fois patriote et monstre, grand homme et presque démon, a travaillé dur et sans relâche pour le bien de son pays. Il s'efforça de sortir son peuple de la misère, de l'apathie et de l'effusion de sang qui caractérisaient sa vie normale et de le convertir en une nation. Il a soudé les tribus afghanes dans une unité dont elles n'avaient jamais joui auparavant, et il a ouvert la voie à la dépendance totale à laquelle ses successeurs sont parvenus. C'est lui et lui seul qui constituait le gouvernement de l'Afghanistan. Depuis le commandement d'une armée ou le gouvernement d'une province jusqu'à la coupe d'un uniforme ou la fabrication d'un meuble, il n'y a rien qu'il n'ait personnellement supervisé et contrôlé. Il était le cerveau, les yeux et les oreilles de tout l'Afghanistan. Mais on peut se demander si, dans la dernière partie de sa vie, il a été plus détesté ou plus admiré. Il ne se déplaçait plus à l'étranger par crainte d'être assassiné, et six chevaux, sellés et chargés de pièces de monnaie, étaient toujours prêts à s'enfuir soudainement. Dans l'ensemble, malgré son tempérament incertain et son langage insolent, je le décrirais comme un ami fidèle de l'alliance britannique. Bien qu'il ait souvent eu des différends avec le gouvernement de l'Inde, qu'il aimait snober et agacer, bien qu'il y ait eu des moments où les relations entre eux étaient très tendues, bien que, lorsque je suis devenu vice-roi, il ne m'ait pas épargné ces agréments conventionnels et que nous ayons parfois été au bord d'une sérieuse querelle, je n'ai pas douté et je ne doute pas que sur les grandes questions de la politique impériale, sa fidélité était assurée. Mais il a agi dans ce domaine, comme dans tous les autres,

uniquement par opportunisme. Une autre fois, le fils aîné de l'émir, Habibulla, dont l'ethnologie était un peu floue, m'a dit que les Afghans étaient des Juifs qui avaient été conquis par Babou-Nassar (c'est-à-dire Nabuchodonosor) à l'époque de Yezdigird, et déportés en Perse, où ils ont vécu pendant longtemps. Plus tard, ils émigrèrent en Afghanistan, où ils s'installèrent dans la région des monts Suleiman (Salomon), auxquels ils donnèrent ce nom en référence à leur origine. En fait, l'ascendance hébraïque des Afghans a fait l'objet d'une longue controverse, de grandes autorités ayant défendu l'un ou l'autre des points de vue. Les défenseurs de la théorie soulignent les traits juifs marqués de tant d'Afghans, le grand nombre de noms chrétiens juifs (par ex. Ibrahim = Abraham, Ayub = Job, Ismail = Ismaël, Ishak = Isaac, Yahia = Jean, Yakub = Jacob, Yusuf = Joseph, Isa = Jésus, Daoud = David, Suleiman = Salomon, et bien d'autres), au fait que la fête de la Pâque est toujours célébrée par la tribu frontalière des Pathans, les Yusuf zai; et à l'apparition du nom de Kaboul dans l'Ancien Testament (par exemple, 1 Rois ix. 13), et au fait qu'il n'y a pas d'autres noms que celui de Kaboul. 1 Rois ix. 13), où Salomon, ayant donné au roi Hiram vingt villes de Galilée en échange du bois et de l'or qui lui avaient été envoyés pour le Temple, Hiram sortit pour les voir et fut très dégoûté, " les appelant le pays de Cabul {i.C'est le récit conventionnel donné dans l'histoire la plus connue de Pushtu, appelée Tazkdrat ul-Muluk, qui a été composée à l'époque des premiers Duranis, et qui a probablement inventé la légende. Jusqu'à aujourd'hui". Je pense que ce raisonnement est tout à fait fallacieux, les noms bibliques employés par les Afghans étant tous sous leur forme arabe, c'est-à-dire

d'origine post-mahométane; et le mot hébreu Kaboul dans l'Ancien Testament n'ayant aucun rapport, sauf orthographique, avec le Kaboul afghan. La théorie d'une origine sémitique est maintenant généralement discréditée, mais il n'y a rien d'improbable dans la croyance que certaines des tribus afghanes ont pu entrer dans le pays à partir de la Perse (dont ils parlent un patois) et qu'elles ont pu venir plus tôt en Perse à partir de la Syrie ou de l'Assyrie (le pays de la captivité). Je m'en tiendrai là, car je n'ai fait qu'y faire allusion pour consigner les opinions de l'émir. Et maintenant, après avoir donné une image générale de l'homme, de sa personnalité et de ses actes, permettez-moi de passer à la narration de quelques-unes des conversations les plus intéressantes, autres que sur des sujets politiques, avec lesquelles il débordait. Il parlait en persan par l'intermédiaire d'un interprète; et si parfois il se laissait aller à des phrases courtes et staccato, à d'autres moments il déversait un torrent de déclamations qui duraient six ou sept minutes sans une pause. Jamais le mélange de sagacité, de vanité et d'ignorance, si étrangement mêlé dans le caractère d'Abdur Rahman, n'apparut plus clairement que dans la conversation qu'il eut avec moi, un jour, dans le Durbar ouvert, au sujet de la visite qu'il projetait de faire en Angleterre. Il avait déjà reçu une invitation officielle de son gouvernement, par l'intermédiaire du vice-roi (Lord Elgin), à effectuer une telle visite, et à cette invitation, avec une impolitesse calculée, il avait refusé pendant des mois de renvoyer une réponse. J'avais de bonnes raisons de penser qu'il remettait sa réponse à plus tard, jusqu'à ce que j'arrive à Kaboul et qu'il puisse entendre de ma bouche le genre d'accueil qu'il serait

susceptible de recevoir à Londres. Dès le début, donc, ce fut un sujet constant de notre conversation; et je me rendis très vite compte que, tout en semblant attendre, l'émir était en réalité intensément désireux de venir, à condition, d'une part, qu'il puisse être assuré d'un accueil en Angleterre compatible avec sa propre conception exaltée de la dignité et du prestige du souverain afghan, et, d'autre part, qu'il puisse s'absenter sans risque de son pays pendant plusieurs mois. Il discutait interminablement avec moi de ces sujets dans tous leurs aspects, étant en réalité beaucoup plus préoccupé par le premier que par le second. Finalement, vers la fin de ma visite, il se décida; la décision de faire la visite fut définitivement prise; l'acceptation fut écrite, sous la forme d'une lettre personnelle à la reine Victoria, que l'émir me remit en plein Durbar, enveloppée dans une enveloppe de soie violette, brodée d'une inscription persane. J'ai rapporté ce paquet en Angleterre et je l'ai finalement transmis à Sa Majesté. Il est indéniable que la visite aurait eu lieu si l'émir n'avait pas appris un peu plus tard que, s'il quittait son pays, il y avait des chances que, en raison du règne de terreur qui régnait sous sa main de fer, il ne soit jamais autorisé à revenir et qu'en son absence, un occupant moins féroce et moins redouté s'installerait sur le trône afghan. C'est au cours d'une de ces conférences publiques que se produisit le dialogue suivant - pour le comprendre, il faut savoir que le seul Anglais contre lequel l'émir nourrissait des préjugés démesurés, bien que totalement infondés, était Lord Roberts (alors commandant en chef en Angleterre), qu'il ne se lassait pas d'accuser d'avoir condamné et pendu, sur la base de preuves achetées et parjurées, plusieurs milliers d'Afghans innocents à

l'arrivée de l'armée britannique à Kaboul après l'assassinat de Sir L. Cavagnari en 1879. Ce monarque, qui n'avait pas hésité lui-même, comme il s'en est vanté devant moi, à crever les yeux de milliers de ses propres sujets (après la rébellion des Hazaras), et qui était totalement indifférent à la vie humaine, n'avait pas de mots de réprobation trop forts pour le commandant britannique, qui avait osé punir un acte grossier de trahison internationale par l'exécution des coupables; et il répétait sans cesse que Roberts avait tué des milliers d'Afghans innocents et qu'il ne pourrait jamais être pardonné. D'où l'histoire qui suit. 1 Ces accusations contre les conclusions du tribunal militaire de Kaboul et les exécutions qui s'ensuivirent ayant été reprises et répétées par l'opposition à Londres, la réponse de Lord Roberts fut lue dans les deux chambres du Parlement. Sa réponse complète, avec un résumé des exécutions, a été publiée comme document parlementaire en février 1880. A. " Lorsque je viendrai en Angleterre et à Londres et que je serai reçu par la Reine, dois-je vous dire ce que je ferai ? "C. "Oui, Votre Altesse, je serai heureux de l'entendre." A. "Je crois savoir qu'il y a à Londres une grande salle connue sous le nom de Westminster Hall. N'est-ce pas le cas ? "C. "Oui." A, " Il y a aussi à Londres deux Mejlises (Chambres du Parlement). L'une s'appelle la Chambre des Lords et l'autre la Chambre des Communes ? "C. " C'est le cas. " A. " Lorsque je viendrai à Londres, je serai reçu à Westminster Hall. La Reine sera assise sur son trône au fond du Hall, et la Famille Royale sera autour d'elle; et de chaque côté du Hall seront placées les deux Mejlises - la Chambre des Lords à droite, et la Chambre des Communes à gauche. N'est-ce pas le cas ? "C. "Ce n'est pas notre plan habituel; mais votre Altesse

va-t-elle procéder ? "A. "J'entrerai dans la salle, les Lords se lèveront à droite et les Communes se lèveront à gauche pour me saluer, et j'avancerai entre eux dans la salle jusqu'à l'estrade, où la Reine sera assise sur son trône. Elle se lèvera et me dira : "Qu'est-ce que Votre Majesté est venue dire de Kaboul ? Et comment répondrai-je ? "C. "Je suis sûr que je ne sais pas." A. "Je répondrai : 'Je ne dirai rien' - et la Reine me demandera alors pourquoi je refuse de dire quoi que ce soit; et je répondrai : 'Faites venir Roberts. Je refuse de parler tant que Roberts n'est pas arrivé. On enverra alors chercher Roberts, et il y aura une pause jusqu'à ce que Roberts arrive, et lorsque Roberts sera arrivé et se tiendra devant la Reine et les deux Mejlis, je prendrai la parole". C. " Et que dira votre Altesse ? "Je leur dirai comment Roberts a payé des milliers de roupies pour obtenir un faux témoignage à Kaboul et qu'il a tué des milliers de mes innocents, et je demanderai que Roberts soit puni, et quand Roberts aura été puni, alors je parlerai. C'est en vain que j'indiquai à l'émir que les choses en Angleterre et à Londres ne se passaient pas exactement de cette façon, et que le cérémonial de sa réception ne serait guère de la nature de ce qui est décrit. Rien ne pouvait le convaincre. C'était sans doute exactement la manière dont il aurait géré les affaires à Kaboul; et Londres ne représentait rien de plus pour lui qu'une scène plus grande et un changement de décor. Lorsque je réfléchis à ce qui aurait pu se passer si la visite avait eu lieu et si l'émir avait été confronté aux réalités plus sobres de la procédure officielle britannique, je me sens presque heureux que le gouvernement de Sa Majesté ait été épargné du spectacle de la déception de l'émir et de ses conséquences, qui auraient pu être graves; bien que la

rencontre personnelle entre les deux protagonistes, si elle n'avait jamais eu lieu, aurait difficilement pu manquer d'être divertissante. La seule personne en Angleterre qui, lorsque j'ai raconté l'histoire, ne l'a pas trouvée du tout amusante - et c'est peut-être tout à fait pardonnable - a été Lord Roberts lui-même. Sachant que j'étais membre du Parlement, l'émir ne m'a jamais parlé avec mépris, bien que souvent avec une pointe de sarcasme, de la Chambre des communes. Mais avec d'autres, il était moins réticent. Un jour, il a dit à un Anglais à son service qu'il devait se rendre au hammam (bain turc) public de Kaboul pour voir à quoi devait ressembler le Parlement britannique, selon l'avis de l'émir. L'Anglais s'y rendit et découvrit rapidement ce que l'émir avait en tête, car l'endroit était rempli d'hommes et le haut dôme au-dessus de la tête résonnait de leurs appels pour des serviettes, du savon, etc. et de leurs habituelles conversations à voix haute, jusqu'à ce que le sens des mots individuels et les mots eux-mêmes se perdent dans la confusion des sons et ne fassent qu'ajouter au tumulte général. Parmi d'autres illustrations curieuses de la vanité colossale mais puérile de l'émir, je me souviens de ce qui suit. Il entretenait l'illusion, chaleureusement encouragée par tous les courtisans qui se trouvaient dans le Durbar Hall, qu'il avait le monopole de tous les talents et qu'il était le génie universel de l'Afghanistan, en particulier pour tout ce qui concernait la mécanique et les arts. Un jour, alors que je me rendais au Durbar, j'ai traversé une antichambre dans laquelle se trouvait un superbe piano à queue, manifestement fraîchement importé d'Europe, dont la caisse était délicieusement peinte de sujets ou de scènes picturales. On m'a dit - bien que ce soit probablement faux

- que l'artiste ou le dessinateur n'était autre que Sir E. Burne-Jones. A : " Avez-vous remarqué le piano à queue qui se trouvait dans la chambre voisine lorsque vous êtes entré? "C, "Oui, je l'ai remarqué." A, "Qu'avez-vous pensé de la peinture de la caisse ? "C. "Je l'ai trouvée magnifique." A, "Je l'ai peinte moi-même ! "L'autre cas est le suivant. Un jour, j'étais un peu en retard au Durbar, ma montre s'étant arrêtée le matin. A. " Pourquoi êtes-vous en retard aujourd'hui ? "C. " Je suis désolé de dire que ma montre s'est arrêtée ce matin. " A. " Et la vôtre est une montre anglaise. Envoyez-la-moi et je la remettrai en état sans difficulté. Je suis moi-même horloger professionnel et j'entretiens les montres de tous les habitants de Kabul ! "Je me suis empressé d'expliquer que ma montre avait repris ses fonctions complètes et ordonnées, et j'ai donc pu la sauver des mains de l'illustre amateur. Je peux ici anticiper quelque peu en donnant un autre exemple de ce trait amusant. Après mon retour en Angleterre, je me suis marié durant l'été Si elle devait un jour vous battre, je suis certain que vous auriez fait quelque chose pour le mériter. - Je suis votre ami sincère et votre bienfaiteur Abdur Rahman, émir d'Afghanistan. En guise d'équilibre à ce type de correspondance, je joins un seul exemple d'une lettre plus politique, qui m'a été écrite alors que j'étais encore une personne privée, mais qui révèle bon nombre des caractéristiques les plus connues du style épistolaire de l'émir. La première partie de la lettre fait référence à un article de presse sur des propos que j'aurais tenus en Angleterre au sujet de l'Afghanistan. La seconde partie concerne les différends constants entre les gouvernements indien et afghan, résultant de la guerre frontalière connue

sous le nom de campagne de Tirah, qui a occupé la majeure partie de l'année 1897. Que mon cher et perspicace ami. Son Excellence très honorée, l'Honorable George Curzon, Esquire, Ministre du Parlement, Député de la Chambre des Communes, continue à être sous la garde de (Dieu) le Vrai Protecteur. La lettre de cet aimable ami, écrite le 30 décembre 1897, correspondant à Shaban 5, a.h. 1315, est parvenue à votre ami au meilleur moment. Les circonstances de votre bien-être corporel ont suscité de la joie, et je me suis réjoui de la bonne santé de ce cher ami. Quant à ce que cet aimable ami a écrit au sujet des paroles défavorables qui m'ont été rapportées comme ayant été prononcées par cet ami, je n'ai jamais eu à me plaindre de l'amitié de cet aimable ami, ni de ses propos concernant l'État de l'Afghanistan; je ne suppose pas non plus une telle chose. Je vous considère comme le premier de mes amis, le seul que j'ai au monde. Sur ce sujet, j'ai beaucoup à dire, car les raisons de parler sont nombreuses. Lorsque cet aimable ami était à Kaboul, et que vous et nous étions assis ensemble dans un même lieu, nous avons discuté de nos pensées les plus profondes sur la Russie et l'Afghanistan, du désordre en Afghanistan, de l'antagonisme du gouvernement russe, les défauts de l'Afghanistan n'avaient toujours pas été corrigés lorsque l'inconduite d'une frontière contiguë aux officiers frontaliers du très glorieux État d'Angleterre a semé le trouble et la confusion, jusqu'à ce que les officiers frontaliers de cet État me soupçonnent pour la première fois de leurs actes et de leurs paroles insensés; Ils publièrent des proclamations pour un massacre général des habitants des collines, et la peur les envahit tous, et ils tuèrent les agents de l'État très glorieux,

brûlèrent et ravagèrent; plusieurs milliers d'hommes et une partie de l'armée de l'État très glorieux périrent, et ils ne gagnèrent rien d'autre que de l'hostilité. Hélas ! hélas ! pour cette proximité de la Russie et l'hostilité des tribus frontalières afghanes. Je ne sais pas quelle en sera la fin, car bien que je n'aie aucun souci avec les gens de Tira et les Afridis et les peuples de Bajawar et de Swat, il y a maintenant onze mois que toutes les caravanes en provenance de mes territoires ont été arrêtées et que les outils nécessaires à mon atelier de mécanique ont été retenus. Pour preuve, je joins à ce paquet, pour votre information et votre lecture, un ordre écrit par le commissaire de Peshawar pour le conducteur de caravane (Kafila-bashi) de votre ami (moi-même) situé à Peshawar, concernant la détention des boîtes à huile, et je ne sais pas quelle peut être la raison de sa conduite (celle du commissaire). Ils ont fait en sorte que mes pensées s'inclinent vers le doute de l'Inde, de sorte que l'ennemi et l'ami sont sortis de ma mémoire (c'est-à-dire que je confonds amis et ennemis). Si vous parcourez à nouveau les nouvelles politiques de l'Inde qui sont parvenues à Londres et dans lesquelles on a dit beaucoup de choses sur (c'est-à-dire qu'on a fait beaucoup de réflexions sur) mon amitié, et qu'on a fait (beaucoup) de calomnies (vous verrez que) j'ai patiemment supporté beaucoup de choses, et par ces abstentions il sera connu de cet aimable ami que mon amitié envers le très glorieux État est très ferme, car s'il n'en avait pas été ainsi, j'aurais aussi dit quelque chose de stupide; mais que dois-je faire, ou que dois-je dire ? Ce que je dirai, c'est que je reste l'ami de l'État très glorieux et que la loyauté à son égard demeure dans mon cœur, mais les

agents de l'État très glorieux en Inde s'efforcent de le renverser. S'il plaît à Dieu, cela ne sera pas renversé de ma part, bien que si l'initiative (de l'hostilité ou de la provocation) était prise par le gouvernement indien, je ne sais pas (ce qui pourrait arriver) : mais, s'il plaît à Dieu, (l'initiative) ne sera pas de mon côté, car mon amitié envers l'État Très Glorieux est fermement établie comme une montagne. J'espère de Dieu qu'il en sera de même de l'autre côté, afin que nous ne devenions pas ce que nos ennemis désirent. Plus loin, vous écrivez : " En ce moment (de l'écriture), c'est la transition de l'année et le renouvellement de la date chrétienne en 1898; j'envoie donc mes prières pour votre bien-être ". C'est ainsi que votre ami (c'est-à-dire moi-même), avec toute son affection, vous envoie ses salutations et ses félicitations, (en priant) pour que, s'il plaît à Dieu, vous puissiez passer la nouvelle année dans le confort et la santé, et que vous vous souveniez toujours des circonstances de votre préservation en toute sécurité. Pour le reste, bons vœux. Que les jours de votre gloire et de votre bonheur se prolongent ! Écrit le lundi 15 du mois de Ramazan le Béni, a.h. 1315, correspondant au 7 février, a.d. 1898. (Signé) Amir Abdur Rahman Ziya'u'l-Millati wa'dDin, G.C.S.I. et G.C.B. Revenons aux conversations de l'émir. Le trait le plus marquant de son attitude et de ses propos était peut-être son don pour le sarcasme poli, mais mordant, qui prenait parfois, lorsqu'il s'agissait de ses propres sujets, la forme d'une cruauté sardonique et effrayante. Je relaterai quatre exemples de cet humour terrifiant qui se sont produits pendant ou autour de la période où j'étais à Kaboul. J'ai été témoin de l'une d'entre elles. Elle est apparue au cours d'une

conversation sur la réputation de cruauté que l'émir avait acquise en Angleterre, d'après ce que l'on m'avait dit. A, "Que dit-on de mon système de gouvernement en Angleterre ? Veuillez me dire l'exacte vérité." C. " Ils disent que Votre Altesse est un souverain très puissant mais très sévère, et que vous avez réprimé avec une grande dureté tous les mouvements hostiles parmi vos sujets turbulents et rebelles. " A, " Mais ils disent plus que cela. Ils disent que je suis un barbare cruel et sanguinaire, et que je ne sais pas comment gouverner mon peuple ou donner la paix et l'ordre à mon pays." C. " Ils peuvent critiquer les méthodes de Votre Altesse. Je n'ai pas la prétention de me prononcer sur les résultats." A. {un peu plus tard}. " Y a-t-il un journal en Angleterre qui s'appelle le Standard ? "C. "Oui." A. " Est-ce un bon journal ? Dit-il la vérité ? "C. "D'une manière générale, je pense que oui." A. "Y a-t-il une ville dans votre pays qui s'appelle Birmingham ? Est-ce une grande ville ? Combien d'habitants compte-t-elle ? Et est-elle bien gouvernée ? "C " Oui, c'est une très grande ville qui compte plus de trois quarts de million d'habitants et je crois qu'elle est fière de son administration municipale. A : "Y a-t-il aussi une autre ville appelée Manchester et ressemble-t-elle à Birmingham ? C, "C'est aussi une très grande ville avec une très grande population et on dit qu'elle est bien gouvernée. A, (sortant un petit morceau de journal d'un pli de sa robe). "Voici un extrait du Standard, que vous dites être un bon journal et un journal véridique, et qui dit qu'à Manchester, qui est une grande ville bien gouvernée, il y a eu l'année dernière des meurtres et à Birmingham des meurtres; et que beaucoup de meurtriers n'ont pas été capturés et exécutés. Est-ce vrai ? "C. "Si le Standard cite des statistiques

officielles, je n'ai aucun doute que c'est vrai." A, (se tournant vers ses courtisans qui se tiennent en foule à l'autre bout de la salle). "Quelle est la population de mon pays ? "Les courtisans : "Votre Majesté règne sur huit millions d'habitants." A. " Ah, et combien de meurtres ont été commis dans tout l'Afghanistan l'année dernière ? " Les courtisans. " Sous le règne juste et bienveillant de Votre Majesté, où la loi et l'ordre sont parfaitement maintenus, six meurtres seulement ont été commis dans tout le pays, et les coupables ont été pris et condamnés à une exécution immédiate. " A. (se tournant vers moi). "Et voici le pays 1 Je crois que le nombre réel était proche de 5.000.000 et ce sont les gens que je suis accusé en Angleterre de ne pas savoir gouverner, et on se moque de moi en me disant que je suis barbare, sanguinaire et cruel. Birmingham n'a qu'un dixième de ma population et Manchester seulement un quinzième, et ce sont des villes bien gouvernées, et pourtant des meurtres y sont commis au cours d'une année, et, comme le Standard, qui est un journal véridique, poursuit en disant que dans un grand nombre de cas, les meurtriers n'ont été ni attrapés ni exécutés". J'avoue qu'il m'a été un peu difficile de poursuivre, avec un avantage dialectique, ce type de conversation. D'autre part, la rareté des crimes de violence en Afghanistan, si elle était vraie (comme cela a pu être le cas), n'était sans doute due ni au respect de la loi ni à l'excellence de l'administration, mais au règne de la terreur qui régnait et aux horribles tortures infligées aux personnes soupçonnées de meurtre. Un jour, dans un Durbar tenu par l'émir, arriva en courant, ruisselant de sueur et au dernier stade de l'épuisement, un Afghan Herati qui prétendait avoir couru tout le long du chemin

depuis Herat sans s'arrêter, afin de dire à l'émir que les Russes avaient franchi la frontière et avançaient en Afghanistan, et il demandait une récompense à son souverain reconnaissant. A, (qui ne croyait pas un instant à cette histoire). "Avez-vous vu les Russes de vos propres yeux ? Combien étaient-ils, combien d'armes avaient-ils avec eux, et par quelle route marchaient-ils ? "H, "Votre Majesté, je les ai vus de mes propres yeux, et ils étaient 20 000 hommes, et ils avaient beaucoup de canons avec eux, et ils avançaient rapidement sur la route Herat - Kaboul; et ils seront bientôt ici, et j'ai couru devant eux sans m'arrêter, pendant des jours, afin que je puisse avertir Votre Majesté du danger qui est si proche." A, (à ses courtisans). "Cet homme fidèle a eu la chance d'être le premier à voir l'armée russe franchir la frontière près d'Hérat, et il a couru jusqu'ici pour nous avertir du danger. Comment le récompenser suffisamment ? Je vais vous le dire. Il aura lui aussi la chance d'être le premier à voir arriver les Russes, et nous le placerons à un endroit où il aura plus de chances que n'importe quel autre homme. Emmenez-le à l'arbre le plus haut de cet endroit, attachez-le à la branche la plus haute de l'arbre, et laissez-le y rester jusqu'à ce que les Russes arrivent - et alors il descendra de l'arbre et nous apportera la nouvelle, et il obtiendra sa récompense." C'est ainsi que le fidèle Afghan fut pris et attaché à l'arbre; il y resta suspendu jusqu'à ce qu'il périsse, en guise d'avertissement à tous les autres fidèles Afghans dont la fidélité est poursuivie au prix d'un sacrifice injustifié de la vérité. Mon histoire suivante est plus géniale dans son développement, mais non moins sinistre dans ses conséquences. Un jour, dans la salle du Durbar, on comptait devant l'émir une

grande quantité d'or (tillas de Bokharan, bracelets et autres pièces), avant de l'envoyer à l'hôtel des monnaies pour qu'il soit frappé. Les ministres afghans étaient assis par terre et comptaient les tillas, sous le regard de l'émir. Pendant le comptage, une fille du harem, qui était habillée en homme pour servir d'espionne et qui se tenait à l'arrière-plan, observa que l'un des principaux ministres afghans (que nous appellerons Suleiman Khan) était en train de prélever quelques tillas en or et en avait déjà caché dix-huit dans sa chaussette en laine peignée tout en faisant semblant de se gratter la jambe. Elle rédigea alors une note qu'elle transmit à l'un des serviteurs de la cour, qui la chuchota à l'oreille de l'émir. L'émir n'y prêta pas attention et le comptage se poursuivit jusqu'à ce que tout l'or ait été compté ou pesé. Puis, suivant une pratique familière, il oublia apparemment tout ce qui concernait le tribut et entama une réflexion discursive sur un tout autre sujet. A : "Beaucoup de gens disent que les Afghans ne sont pas un peuple à la peau blanche, et ils disent, par exemple, que leur peau n'est pas aussi blanche que celle des Russes ou des Anglais. Dites-moi, est-ce vrai ? "Les courtisans (à l'unanimité). " Votre Majesté, il n'y a pas de plus grand mensonge. Aucun peuple n'a la peau plus blanche que les Afghans, et nous sommes convaincus qu'aucun Afghan n'a la peau aussi blanche que Votre Majesté." A. (très satisfait). "C'est vrai, et pour vous prouver que c'est la vérité, je vais vous montrer ma propre jambe ! "Sur ce, l'émir - qui, lors d'une de mes audiences, a fait exactement la même chose pour me démontrer la même proposition, bien que dans un contexte plus agréable - a commencé à remonter son pantalon de coton blanc jusqu'au mollet de sa jambe et à exposer la couleur de sa

peau, qui (je suis obligé de le dire) était extraordinairement blanche, compte tenu du fait que son teint était quelque peu pâle et qu'il avait une épaisse chevelure noire ou, du moins, teintée. A, (à ses courtisans). "Voilà, comme vous le voyez, le mollet de ma jambe, et vous pouvez remarquer la blancheur de la peau." Courtisans : "Votre Majesté, nous n'avons jamais vu une jambe aussi blanche, et les jambes de tous les Russes et de tous les Anglais sont brunes en comparaison." A, "C'est vrai. Mais laissez-moi voir si mon peuple et mes courtisans ont la peau aussi blanche que moi, ou s'ils l'ont moins. (Puis, se tournant vers la foule) Haji Mohammed, faites-nous voir votre jambe ! Ali Akbar, montre-nous la tienne ! (Les deux jambes, présentant divers degrés de pigmentation jaunâtre, furent alors exposées de façon satisfaisante). Suleiman Khan, montre-nous ta jambe ! "S. K. " Oh, Votre Majesté, je vous prie de m'excuser. Je souffre depuis un certain temps d'une grave ague dans la partie inférieure de mes jambes et je n'ose pas baisser ma chaussette." A, "Il n'est pas question que mon serviteur ne suive pas l'exemple de son souverain, même si sa peau , comme on peut s'y attendre, est beaucoup moins blanche. Baisse ta chaussette droite, Suleiman Khan ! "S. K. " J'implore Votre Majesté d'être reconnaissante. Je souffre de l'agonie la plus aiguë. Je dois retourner immédiatement chez moi et me faire soigner. Je prie Votre Majesté d'avoir pitié de votre fidèle serviteur." A, "Retire ta chaussette, Suleiman Khan." Il fallut alors baisser la chaussette coupable et les funestes tillas en or de Bokharan roulèrent l'une après l'autre sur le sol. L'émir, muet de rage, se jeta en arrière sur le divan et resta quelque temps sans rien dire. Puis il s'écria : "Emmenez-le à la prison, dépouillez-le de toutes ses

richesses et qu'on ne le voie plus". (On m'a dit à Kaboul, bien que je ne puisse l'attester, que c'est ce qui est arrivé au malheureux Suleiman Khan, et rien de moins). Un autre incident se produisit peu après mon départ de Kaboul, dont la victime fut un officier que j'avais vu tous les jours lors de mes visites au palais. Il s'agissait d'un petit personnage élégant, le commandant des gardes du corps de l'émir, qui était toujours présent, dans un bel uniforme, dans la salle du Durbar. Lorsqu'il était enfant, il avait été l'un des batchas ou garçons danseurs préférés de l'émir (un amusement très prisé en Afghanistan), et lorsque son maître avait accédé au pouvoir, il avait été promu étape par étape jusqu'à ce qu'il atteigne l'éminence qu'il occupe aujourd'hui. On croyait ou on découvrait que cet homme était coupable d'un acte de déloyauté ou de trahison à l'égard de son souverain, et ce dernier l'apprenait avant que le coupable ne découvre qu'il avait été démasqué. La scène s'est déroulée en plein Durbar, lorsqu'un jour l'émir a raconté l'histoire de la culpabilité du coupable, alors qu'il se tenait devant lui dans son brillant uniforme, et a annoncé ainsi la punition : " Une batcha que tu as commencée et une batcha que tu finiras. Retourne chez toi, enlève ton uniforme et mets tes jupons (les danseurs afghans dansent en jupons), et reviens danser ici devant le Durbar". Le malheureux, un général de quarante ans, dut faire ce qu'on lui demandait et venir danser en tenue de jeune fille devant la cour assemblée de Kaboul. Peut-on imaginer quelque chose de plus raffiné dans sa cruauté ? Je pourrais raconter bien d'autres anecdotes, dont certaines encore plus sinistres, sur cet homme remarquable. L'un de ses traits les plus étranges était son mépris illimité et non dissimulé pour son propre peuple. De

temps à autre, il se lançait dans un torrent de dénonciations en plein Durbar. Il disait : "Les Afghans sont des lâches et des traîtres. Depuis des années, ils essaient de me tuer, mais ils n'y parviennent pas. Soit ils n'ont pas le courage de tirer, soit ils ne savent pas tirer juste." Puis il se tournait vers les courtisans assemblés et s'écriait : "N'est-ce pas vrai ? N'êtes-vous pas un peuple lâche et misérable ? "Et d'un commun accord, la tête baissée, ils répondaient : " Votre Majesté, nous le sommes ! "Un jour qu'il s'étendait sur ce thème, il me raconta deux anecdotes pour l'illustrer. Il me raconta que quelques années auparavant, alors qu'il avait réussi à vaincre la rébellion de son cousin Ishak Khan, en grande partie grâce au fait que certains des régiments rebelles avaient déserté leur chef sur le champ de bataille (il semblait en être très satisfait, comme si cela montrait qu'il n'avait pas gagné grâce à la valeur supérieure ou au courage de ses propres troupes), il avait organisé une revue à Mazar-i-Sharif, dans le nord de l'Afghanistan. Ses régiments fidèles défilaient devant lui, y compris les bataillons qui avaient déserté devant l'ennemi. L'émir lui-même était assis sur une chaise, sur un petit monticule, et les troupes défilaient, à quatre de front, juste en dessous de lui. En s'approchant, il remarqua qu'un des soldats de son cousin tenait quatre cartouches entre ses doigts tendus, et, comme il s'approchait, l'homme leva brusquement son fusil et tira à bout portant sur l'émir à la distance de quelques pas. "Et il m'a touché ? "s'écria l'émir. "Pas du tout. A ce moment-là, je me suis penché pour parler à l'un de mes généraux et la balle est passée sous mon aisselle et a traversé la jambe d'un esclave qui se tenait derrière moi ! N'était-ce pas bien ? "Et il éclate de rire devant cette

admirable plaisanterie et devant l'ineptie flagrante du soldat afghan qui n'a pas pu le tuer même à quelques mètres de distance. Une autre de ses histoires illustrant la timidité et la lâcheté présumées de son peuple était la suivante. Il raconte que lorsqu'il s'est rendu en Inde pour voir Lord Dufferin, on lui a accordé une grande revue militaire à Rawal Pindi, et qu'après la revue, qui s'est déroulée sous une pluie battante, il est descendu de sa monture et est entré dans le Durbar ou la tente de réception préparée pour lui. Une grande table se trouvait dans la tente, sur laquelle était posé un canon miniature. À la vue de cet objet, son personnel terrifié lui a crié de se cacher, car le coup allait infailliblement partir et le tuer. "Qu'est-ce que je leur ai dit ?" (ajouta-t-il). J'ai dit : "Lâches et imbéciles ! Vous croyez que c'est un vrai canon. Ce n'est qu'une machine à couper le bout d'un cigare." Aussi grand que fût son mépris pour son peuple, il ne voulait courir aucun risque ni leur donner l'occasion de se débarrasser de lui avant l'heure. Un jour, souffrant d'un mal de dents aigu, il décida de se faire arracher la dent incriminée. Le chirurgien prépara du chloroforme, après quoi l'émir demanda combien de temps il devrait rester insensible. "Environ vingt minutes", répondit le médecin. "Vingt minutes !" répondit l'émir. "Je ne peux pas me permettre d'être absent du monde pendant vingt secondes. Faites-le sans chloroforme !" L'émir était très fier de son don pour la réplique ironique, et il m'en donna deux exemples qui lui procurèrent manifestement la plus grande satisfaction. Il me raconta qu'une fois, un officier russe de la frontière nord-ouest, quelque part près de Maimena ou d'Andkui, lui avait écrit une lettre pour lui dire qu'il avait l'intention d'exercer une

force de 500 hommes, cavalerie et infanterie, près de la frontière, et qu'il espérait que l'émir ne s'alarmerait pas, ou ne considérerait pas cela comme une action hostile. "Certainement pas", répondit l'émir, "il n'avait aucune objection, d'autant plus qu'il se proposait d'exercer une force de 5 000 soldats afghans au même endroit". On n'entendit plus parler de la proposition russe. La deuxième occasion s'est produite au cours d'une de nos conversations. J'avais produit un jour un extrait d'un journal anglais qui parlait d'un nouveau canon britannique capable de lancer un projectile sur une distance de 15 miles. L'émir ne manifesta ni curiosité ni surprise. Mais un peu plus tard, il se tourna vers le commandant de son artillerie, qui se trouvait dans la salle du Durbar, et lui demanda avec désinvolture quelle était la portée du nouveau canon que lui, l'émir, venait de fabriquer et d'envoyer à Hérat. "Cinquante milles", répondit le commandant, sans se retourner. L'émir aimait beaucoup parler de détails personnels et domestiques, et me racontait parfois des histoires sur la vie privée de ses courtisans, qui devaient rester là, l'air penaud, à entendre les secrets du harem révélés à un étranger en leur présence. Un jour, je souffrais d'une rage de dents et j'avais le visage gonflé. Cela lui a donné un prétexte pour rédiger une dissertation sur la dentisterie dont, comme pour toutes les sciences, il prétendait être le maître. Quatre choses, disait-il, sont mauvaises pour les dents : la viande, les sucreries, l'eau froide et le vin. Il avait lui-même beaucoup souffert d'une mauvaise dentition, en particulier lorsqu'il était à Samarkand, et depuis l'âge de quarante ans, il portait des dents entièrement fausses. Celles-ci avaient été posées par

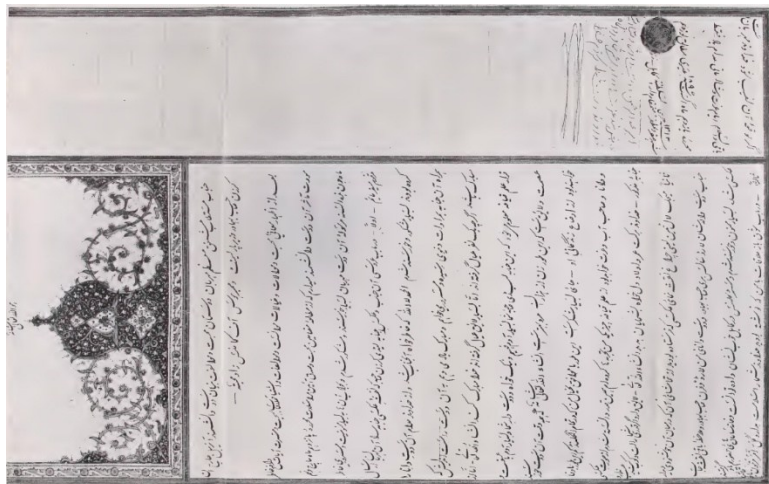
un dentiste de Simla et, de temps en temps, il retirait la plaque en parlant. A Samarkand, cependant, il ne pouvait faire confiance aux médecins russes, car trente-deux de ses partisans étaient tombés malades et s'étaient rendus à l'hôpital russe, où chacun d'entre eux était décédé. C'est pourquoi il étudia lui-même la médecine, y compris la dentisterie, et se soigna par la suite lui-même ainsi que ses disciples. Il s'intéressait également beaucoup aux lois et coutumes de mariage des différents pays. Le mariage monogame, tel qu'il est pratiqué en Angleterre et en Europe, est selon lui un système des plus pernicieux. Tout d'abord, les femmes étant généralement plus nombreuses que les hommes dans les pays européens, la monogamie signifiait qu'un grand nombre d'entre elles restaient célibataires, ce qui était un destin cruel et contre nature. D'autre part, si la loi n'autorisait un homme à prendre qu'une seule femme, le pays grouillait d'"enfants de Dieu", c'est-à-dire de descendants illégitimes. En fait, les colonies britanniques, l'Australie, le Canada, etc. ont été maintenus comme des endroits où envoyer cette progéniture, pour laquelle il n'y avait pas de place à la maison. Mais tout cela est dû à notre climat humide. Élevés dans l'eau et la boue perpétuelles, les Anglais étaient comme du riz, tandis que les peuples de l'Est, vivant sur un sol sec, ressemblaient à du blé. Les Anglais n'étaient donc pas forts et ne pouvaient pas avoir quatre femmes, comme les musulmans. Quant à la période tardive de nombreux mariages anglais (par exemple le mien), elle était due au fait qu'il y avait tant de belles femmes en Angleterre qu'un homme n'était jamais satisfait et pensait toujours qu'en attendant, il obtiendrait quelque chose de mieux encore. Je pourrais, à partir du contenu bien

chargé de mon carnet de notes, soigneusement rédigé chaque soir pendant mon séjour en Afghanistan, raconter bien d'autres histoires sur mon hôte inhabituel et étonnant. Peut-être qu'un jour je pourrai raconter certaines de mes relations avec lui (), lorsque, au lieu d'être un visiteur dans sa capitale, je suis devenu le chef du gouvernement indien et que j'ai été appelé à correspondre avec lui à titre officiel. C'était une personne très difficile à manipuler et un adversaire redoutable à affronter. Au cours de mes nombreuses entrevues, je me flatte d'avoir réussi à gagner la confiance de l'émir, et il a certainement parlé de moi avec beaucoup de gentillesse dans son autobiographie, publiée par son secrétaire, qui servait d'interprète lors de nos rencontres. Il m'a laissé une impression profonde, même si elle est quelque peu mitigée. Avant que je ne quitte Kaboul, il avait fabriqué et m'avait offert de sa propre main une étoile en or, incrustée de rubis et de diamants et gravée d'une inscription persane. Elle est reproduite sur la couverture extérieure de ce livre. Sept ans plus tard, c'est-à-dire en octobre 1901, l'émir Abdur Rahman Khan mourut à l'âge relativement jeune de cinquante-sept ans, bien que l'on ait cru qu'il était beaucoup plus âgé. À cette occasion, la proclamation suivante, par laquelle je termine mon chapitre, fut émise par son fils, Habibulla, qui lui succéda : Le corps béni de l'auguste et puissant roi, selon sa volonté, fut transporté au Taralistan royal en grande pompe et avec beaucoup d'honneur, et il fut enterré dans le sol et placé dans un lieu où se trouve la véritable et ultime demeure de l'homme. Ce monarque auguste et puissant, ce roi aux manières agréables et louables, a expiré et a sombré dans la profondeur de la bonté de Dieu. Que sa demeure soit au

Ciel ! Pour résumer son caractère, je ne crois pas pouvoir trouver une meilleure description que le verdict final rendu par le biographe romain sur l'empereur Hadrien, dont les antithèses étudiées ont une pertinence particulière dans le cas de l'émir afghan :

" Severus laetus, comis gravis^ lascivus cunctator, tenax liberalis, simulator simplex, saevus clemens, et semper in omnibus varius.^ ^ ^.

Spartianus, De Vita Hadriani, 14. 11,



mir Abdur Rahman Khan . . . 48 Carte de l'Afghanistan, préparée et diffusée par l'émir Abdur Rahman Khan . . . 54 Lettre signée de l'émir Abdur Rahman Khan . QQ